



Ils trouvèrent leur maître à la distance. — Page 230, col. 2.

rougissant, je vous prie de ne pas prétendre devant moi que vous aimez ma fille, monsieur Copperfield.

— Pourrais-je justifier ma conduite, monsieur, si je ne l'aimais pas? répliquai-je très-humblement.

— Pouvez-vous la justifier, si vous l'aimez, monsieur? s'écria brusquement M. Spenlow; avez-vous réfléchi à votre âge et à l'âge de ma fille? avez-vous pesé ce qu'il y a de grave à miner la confiance qui doit régner entre ma fille et moi? avez-vous examiné le rang et la fortune de ma fille, mes projets d'établissement pour elle, mes intentions testamentaires à son égard? avez-vous examiné tout cela, monsieur Copperfield?

— Je vous proteste, monsieur, répondis-je, que votre fille et moi nous nous étions parlé et écrit avant que je vous eusse expliqué le changement qui s'est fait dans mes chances d'avenir; depuis ce jour-là, je n'ai reculé devant aucun effort, devant aucun travail pour modifier mes désavantages du côté de la fortune; j'espère y parvenir, monsieur, avec le temps; oui, accordez-moi du temps, le temps que vous voudrez... nous sommes tous les deux si jeunes, monsieur...

— Vous avez raison, interrompit encore M. Spenlow fronçant toujours le sourcil... vous êtes tous les deux bien jeunes; que cet enfantillage finisse; détruisez ces lettres en les jetant au feu; rendez-moi celles de miss Spenlow que je ferai disparaître de même, et, quoique désormais nous ne devons plus nous voir qu'à l'étude ou à la cour, nous serons d'accord en ne parlant plus du passé; allons, monsieur Copperfield, vous ne manquez pas d'esprit ni de bons sens, acceptez cet arrangement.

— Non! impossible! Il existe quelque chose au-dessus de l'esprit et du bon sens: l'amour! l'amour est au-dessus de tous les considérations du monde; j'aime, j'idolâtre Dora, et Dora m'aime!

Si telle ne fut pas exactement ma réponse, tel

en fut le sens, car j'en adoucis les termes pour ne pas paraître ridicule; mais je me montrai résolu.

— Très-bien, monsieur Coppertfield, dit M. Spenlow, j'essayerai mon influence sur ma fille.

Miss Murdstone, après une sorte de gémissement expressif, remarqua ici que M. Spenlow aurait dû commencer par là.

— Oui, répéta M. Spenlow, fort de cet appui, j'essayerai mon influence sur ma fille; gardez ces lettres, je vous prie... car je les avais laissées sur la table.

— J'espère, monsieur, répliquai-je, que vous ne trouverez nullement mauvais que je ne les reprenne pas des mains de miss Murdstone.

— Ni des miennes? demanda M. Spenlow.

— Non, répondis-je avec le plus profond respect, non, monsieur, ni des vôtres, quelque égard que je vous doive.

— Monsieur Copperfield, dit alors M. Spenlow, je vois que vous avez besoin d'être laissé à vos réflexions, ou de consulter vos amis, votre tante, par exemple, ou tout autre personne qui a l'expérience de la vie et du monde. Je vous donne une semaine, et j'espère que vous ne me réduirez pas à prendre, contre ma fille, des précautions qui coûteraient à mon cœur de père, mais seraient dictées par le devoir et la raison. Je regarde tout ce qui s'est passé comme un enfantillage; avant peu, cette folie de deux enfants sera oublié comme un rêve: mais, s'il en était autrement, je vous préviens que rien ne m'empêcherait d'en prévenir les conséquences en changeant les articles testamentaires qui laissent après moi, à ma fille, la libre disposition de ma fortune. Ceci est grave, monsieur Copperfield: j'aime à croire que vous y penserez sérieusement,

Il y avait dans cette déclaration une sérénité si digne, une résignation si touchante, que je fus réellement affecté; je ne pus donc refuser de réfléchir pendant une semaine, et me retirai avec l'expression d'un amour désolé et d'une constance au désespoir qui auraient dû aussi faire

impression sur un père; mais, en me retirant, je ne vis que le regard de cette sombre et maligne miss Murdstone qui me suivit jusqu'à la porte, et ce regard me rappela les cruelles humiliations que me valaient les leçons de son frère dans notre salon de Blunderstone.

Installé sur ma chaise de l'étude, devant le pupitre, je me cachai le visage dans mes deux mains, et, ne voyant ni le vieux Tiffey, ni les autres clercs, je restai une heure entière absorbé par le sentiment de la catastrophe qui venait de m'assaillir si soudainement. Je maudis encore Jip; mais bientôt la situation de Dora me tourmenta à un tel point et si exclusivement, que je ne sais comment je fis pour ne pas courir en vrai fou jusqu'à Norwood. Je m'échappai quelques moments à cette torture qu'en écrivant une lettre délirante à M. Spenlow, pour le supplier de ne pas punir sa fille de ma malheureuse destinée. Je lui représentais la frêle nature de Dora... pauvre fleur qu'un coup trop dur pouvait anéantir... Bref, autant que je puis me souvenir de cette lettre, je m'adressai à M. Spenlow, comme si, au lieu d'être son père, il eût été un ogre ou le fameux dragon de Wantley. Je cachetai mon épître et la déposai sur son bureau avant qu'il fût rentré. Je le vis ensuite, à travers la porte entre-bâillée de son cabinet, qui l'ouvrait et la lisait.

Il ne m'en parla que le soir; avant de quitter l'étude, il m'appela pour me dire que je ne devais pas m'inquiéter du bonheur de sa fille. « Je l'ai assurée, ajouta-t-il, que tout cela n'était qu'un enfantillage, une niaiserie sans conséquence, et je n'ai plus à lui en parler. Je crois être un père indulgent (et il l'était en effet); vous pouvez donc être tranquille et vous épargner toute sollicitude, M. Copperfield... Un mot encore. J'espère que vous ne me forcerez pas d'envoyer de nouveau ma fille en France ou ailleurs. Vous serez plus raisonnable dans quelques jours. Quant à miss Murdstone (car je parlais d'elle dans ma lettre), j'approuve la vigilance de